

Sonderdruck aus

Mélanges offerts à Albert Gérard

# SEMPER ALIQUID NOVI

Littérature Comparée et Littératures d'Afrique

Édités par

János Riesz et Alain Ricard

Rédaction: Véronique Porra

 Gunter Narr Verlag Tübingen

## TABLE DES MATIÈRES

Préface	V
Tabula gratulatoria	VII
<b>I Articles traitant de l'oeuvre d'Albert Gérard</b>	
<i>János Riesz</i>	
<i>Puer Senex</i> ou les débuts d'un homme de lettres: Les écrits de jeunesse d'Albert Gérard	3
<i>Alain Ricard</i>	
Albert Gérard et les littératures en langues africaines	11
<i>Mwatha Musanji Ngalasso</i>	
Francophonie africaine, latinité gauloise: destins parallèles?	21
<i>Georges Ngal</i>	
Francophonie et anglophonie chez Albert Gérard	29
<b>II Théorie et méthodologie de la littérature comparée</b>	
<i>A. James Arnold</i>	
Caribbean Literature / Comparative Literature	39
<i>Priscilla P. Ferguson</i>	
Littérature comparée et francophonie	47
<i>Willfried F. Feuser</i>	
Das Undinemotiv bei Friedrich de la Motte-Fouqué, Jean Giraudoux und Elechi Amadi	55
<i>Lilian R. Furst</i>	
Ordeal by City	67
<i>Werner Glinga</i>	
La société ceddo dans le Sahel occidental: son idéal et ses mythes littéraires	77
<i>Michel Hausser</i>	
Rabearivelo critique	87
<i>José Lambert</i>	
A la recherche de cartes mondiales des littératures	109

## **PUER SENEX OU LES DÉBUTS D'UN HOMME DE LETTRES: LES ÉCRITS DE JEUNESSE D'ALBERT GÉRARD**

**János Riesz (Universität Bayreuth)**

Il faut de tout pour faire un professeur. Rendre hommage à un homme de mérite par des mélanges, c'est certes tout d'abord, ainsi que nous l'avons fait dans ce volume, rassembler en son honneur un certain nombre d'articles, écrits par ses amis, disciples et collègues, ayant de par leur thématique quelque rapport avec l'oeuvre du professeur qu'on honore, et qui témoignent ainsi de la vitalité et de la productivité ininterrompue de cette même oeuvre. Mais les mélanges d'une "Festschrift" pourraient également consister en une réflexion sur l'oeuvre scientifique présente (et certes non encore achevée) du professeur qu'on honore, en une étude de ses fondements et des conditions dans lesquelles elle a pris naissance, sur la façon dont elle a évolué dans le contexte historique et a pris du relief, sur ce qui l'a stimulée ou freinée, sur ce qui la rend exemplaire et inimitable.

La diversité et l'importance de l'oeuvre critique et littéraire d'Albert Gérard, la recherche permanente d'élargissement et de renouvellement qui en émane, invitent à s'interroger sur ses débuts, sur la direction dans laquelle s'est tout d'abord orientée sa curiosité littéraire et sur la nature des oeuvres auxquelles son esprit critique s'est tout d'abord exercé. La liste des publications d'Albert Gérard située en fin de volume commence avec l'année 1947. A cette date, Albert Gérard est déjà un littéraire "accompli", docteur ès sciences littéraires. Mais cela fait alors plus de dix ans qu'il exerce une activité critique! Celle-ci débuta au cours de l'été 1936, alors qu'il n'avait pas encore 16 ans révolus, et s'étend sur une période des plus troublantes, ayant vu le continent européen ébranlé dans ses fondements.<sup>1</sup>

Le fait d'avoir résumé l'impression générale suscitée par l'étude des écrits de jeunesse d'Albert Gérard par l'image du *puer senex*, ne doit pas être considéré, au regard de cette tendance moderne qui consiste à faire l'apologie de tout ce qui est jeune, comme une critique, mais bien plutôt comme témoignage de notre respect et de notre admiration pour un homme à qui il a été donné, dès ses jeunes années, de s'expliquer avec son temps.

Ainsi que le décrit Ernst Robert Curtius, le *puer senex* est un *topos* "qui est issu du psychisme de l'Antiquité tardive": "Toutes les époques précoces et classiques d'une culture célèbrent l'éphèbe et honorent la vieillesse. Seules les époques tardives développent l'image d'un être idéal, où la polarité de la jeunesse et de la vieillesse tend à une harmonisation."<sup>2</sup> De nombreux exemples tirés d'auteurs latins montrent que le fait de posséder tout à la fois jeunesse et maturité était considéré comme un "don du ciel". Depuis le II<sup>e</sup> siècle, le *puer senilis* s'est imposé comme *topos*. Et les écrits bibliques, tout

comme ceux des Pères de l'Église (saint Augustin, saint Ambroise) contiennent des éléments comparables. Dans la Passion des martyres (africaines) du début de l'ère chrétienne, sainte Félicité et sainte Perpétue, se trouve une vision de Dieu, présenté comme "un homme blanchi par les ans, aux cheveux blancs comme neige et au visage de jeune homme". Ainsi que le démontre Curtius, ce *topos* subsiste comme modèle profane et religieux jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. D'autres cultures - indienne, chinoise, africaines - connaissent des phénomènes comparables.

A la lecture de ses tout premiers essais de critique littéraire, on croit déjà reconnaître Albert Gérard des périodes postérieures, Albert Gérard d'aujourd'hui: réfléchi, sceptique, modéré dans ses jugements, mesuré, hostile aux extrêmes. Dans le plus ancien des articles qui nous aient été accessibles, sur "Quelques écrivains modernes" (*Le Faucon*, juin 1936)<sup>3</sup>, Albert Gérard confronte deux auteurs, Paul Morand et Maurice Bedel, et ne laisse aucun doute sur qui emporte sa sympathie:

Si Paul Morand photographie ce qu'il voit, avec originalité, avec humour, Maurice Bedel regarde, scrute et réfléchit; puis il rentre chez lui, sous le bleu ciel de Touraine et il recompose.

S'il n'était question du bleu ciel de Touraine, on pourrait croire à un autoportrait d'Albert Gérard. Dès le début, la "comparaison réfléchie"<sup>4</sup> fait partie de l'outillage méthodologique à l'aide duquel, par des confrontations, il développe ses normes critiques: Jules Romains et J.-B. Priestley, Edouard Estaunié et Henry Bordeaux (*Le Faucon*, déc. 1936; févr. 1937), et beaucoup d'autres.

La position politiquement engagée contre une certaine "idéologie germanique" ne laisse bientôt aucun doute sur l'opinion politique d'Albert Gérard; dans le compte rendu d'un roman d'Adrienne Thomas (*3/4 Curiosité*), il écrit:

Mme Adrienne Thomas ne réussira pas à nous rendre sympathiques la subtilité et la complexité malades des héros de ce roman, qui (...) se ressentent trop d'un déséquilibre moral, d'un "mal du siècle" germanique que nous sommes plus à même de comprendre, - ce qui est heureux. Les désespérés de ce genre sont, chez nous, des anormaux, des isolés; "des vieillards nés d'hier que rien ne rajeunit" (*Le Faucon*, mars 1937).

A cela correspond le refus catégorique de l'art pour l'art, qu'il formule à l'occasion d'un rapport sur une conférence prononcée sur le sujet: "La Poésie et les Poètes": "La première chose à faire quand on parle de poésie est donc d'expliquer son utilité et même sa nécessité" (*Le Faucon*, mai-juin 1937). Des réflexions approfondies sur le rapport entre l'historiographie et le roman historique (*Le Faucon*, avril 1937), sur le réalisme (*ibid.*, juillet 1937), montrent le jeune critique cherchant à conceptualiser et à situer dans l'horizon d'un cadre catégoriel plus vaste les connaissances acquises par l'analyse d'oeuvres isolées.

Cependant, le jeune homme de 17 ans ne s'essaie pas qu'aux genres du compte rendu et de l'essai; le rapport intensif avec des textes littéraires invite également à un rapport créatif, expérimental avec le matériel linguistique. Un pastiche de Dickens pompeusement intitulé: "Histoire scrupuleuse et circonstanciée des événements marquants qui précédèrent et accompagnèrent l'arrivée de la famille Brown au réveillon

de Noël organisé en son honneur par la famille Pikkles" (*Le Faucon*, juillet 1937), plusieurs contes et nouvelles, montrent le jeune écrivain prenant de plus en plus conscience de sa propre valeur, tout comme ce jugement légèrement sarcastique porté sur un auteur à succès de l'époque: "Si M. Bordeaux ne connaît pas grand' chose à la psychologie de la jeunesse actuelle, en revanche, il sait admirablement ce qui fait un livre qui se vend" (*Le Faucon*, oct. 1937).

A partir de 1938, Albert Gérard signe régulièrement une rubrique intitulée "Profils Étrangers" dans le journal *Vers l'Avenir*<sup>5</sup>. Dans l'essai d'introduction, il formule déjà pour la première fois, à l'occasion d'un compte rendu d'un ouvrage en langue néerlandaise intitulé: *Schets van de Westeuropes Letterkunde*, ses prétentions à une science littéraire comparée digne de ce nom:

Ce livre (...) constitue une excellente vue d'ensemble sur les littératures anglaise, française, allemande et néerlandaise. Mais il me semble que les auteurs auraient dû insister davantage sur les liens qui unissent ces différentes littératures, sur les influences qui se sont exercées de l'une à l'autre, et ne pas se contenter de juxtaposer, d'après leur simultanéité chronologique, des noms et des titres (4 janv. 1938).

C'est à partir de cette maxime qu'Albert Gérard développe alors déjà une sorte de base et de programme pour une science littéraire comparée qu'il travaillera toute sa vie à préciser et à façonner:

En effet, à l'heure actuelle surtout, une littérature n'est pas un fait que l'on peut considérer de manière absolue; elle n'est pas uniquement le fruit du génie propre à la nation dont elle est née; mais, au contraire, à cause de la connaissance plus répandue des langues étrangères et du nombre sans cesse croissant des traductions, une littérature, comme une langue, se trouve soumise à des influences étrangères, qui, chez certains écrivains, peuvent modifier complètement la façon de penser et d'écrire que l'on attendait d'eux (*ibid.*).

Et, pour fonder ses dires, il a recours à de nombreux exemples tirés d'auteurs et d'époques des littératures d'Europe occidentale: André Gide comme "fils spirituel" d'Oscar Wilde et de Friedrich Nietzsche; Thomas Mann comme point de rencontre des influences latines et germaniques; l'importance de Shakespeare pour le romantisme allemand et français; l'influence de Rousseau sur le jeune Goethe; le rayonnement européen de Goethe; l'importance de Richardson pour la littérature néerlandaise; l'écho rencontré par Schiller et Byron chez les romantiques français: "Toutes ces relations constituent un écheveau très embrouillé, dont il est nécessaire de connaître au moins l'existence" (*ibid.*). Fidèle à son programme, Albert Gérard s'efforce, dans sa série de "Profils Étrangers", d'établir, pour chacun des auteurs traités, des liens de 'parenté' plus larges, et ainsi de mieux les comprendre.

Dans les comptes rendus sur des auteurs germanophones de l'époque, Albert Gérard s'intéresse - comme il fallait s'y attendre dans le contexte historique - au rapport de ceux-ci au national-socialisme et à sa vision du monde militariste et raciste. Chez Hans Carossa, un des "quelques écrivains allemands qui se sont ralliés au régime hitlérien", il voit les racines des positions fascistes que l'auteur avait déjà développées lors de la Première Guerre mondiale. Dans le compte rendu d'un ouvrage publié par Emil Ludwig alors en exil en France (*La Nouvelle Sainte-Alliance*, N.R.F. 1938) Albert Gérard vient à parler de la "mentalité vengeresse de l'Allemagne", "où l'on prépare la guerre pour

rétablir l'*honneur*", et il commente cette idée comme suit: "Il nous est assez difficile de comprendre cette mentalité, car ce que nous désirons avant tout, c'est la paix et la tranquillité, et la majorité d'entre nous pense qu'aucune idéologie vaut qu'on verse du sang pour elle" (2 août 1938). Et c'est d'une manière analogue qu'il commente le roman d'Eric Linklater, *The Impregnable Woman*, qui reprend le thème de Lysistrata emprunté à Aristophane, des femmes qui font la grève d'amour pour contraindre leurs maris à s'abstenir de la guerre: "Ce livre est une profonde leçon de morale humaine, et tend à ramener à leur vraie valeur certaines notions (discipline, honneur, patriotisme) qui ont été et sont encore trop souvent exploitées dans des buts qui n'en valent pas la peine" (13 sept. 1938).

Il arrive également que sa colère devant certaines évolutions de son époque éclate au grand jour; en même temps, l'auteur, qui à cette époque se fait de plus en plus "moraliste", révèle dans quelles attitudes l'intellectuel qu'il est voit les 'contrepoisons' aux tendances dominantes du temps: dans un *ethos* de l'effort individuel, dans la résistance à toute forme de paresse et de confort intellectuels, dans le renoncement aux solutions 'de facilité'. Ce faisant, Albert Gérard se garde de prononcer des jugements généralisants: dans un article sur Thomas Mann daté de janvier 1939, il fait bien la différence entre le régime d'Hitler et l'"esprit allemand", qui s'est, dans sa majeure partie, réfugié à l'étranger. Le premier ouvrage sur l'Afrique commenté par Albert Gérard est également d'un auteur germanophone: *Afrikanischer Frühling* de Friedrich Sieburg (1938), qu'il résume en fonction de sa tendance et dont il loue les "grandes qualités littéraires". Lorsqu'un an plus tard le livre de Sieburg paraît en traduction française sous le titre *Visages de la France en Afrique*, Albert Gérard y revient et émet alors déjà les premiers doutes sur le sens du "drame de la colonisation": "l'intervention des Européens rompt, à n'en pas douter, un certain état d'équilibre à la fois matériel et mental; et cette intrusion est-elle défendable?" (juin 1939).

L'ombre de la guerre qui menace s'étend déjà sur le compte rendu d'un livre d'Aldous Huxley (*La fin et les moyens*), intitulé: "Vers un nouvel humanisme" (22 avril 1939); il y déplore la propagation d'idées bellicistes et fascistes même chez ceux qui, en leur for intérieur, restent étrangers à ces tendances:

Le mal ne sera sans doute vaincu qu'au cours d'un gigantesque conflit qui paraît de plus en plus difficile à éviter. En effet, les méthodes totalitaires, originellement bellicistes, ont provoqué chez les États non-totalitaires et en principe pacifistes une course aux armements, un militarisme en quelque sorte préventif, si bien que les procédés du fascisme se généralisent par la force même des choses.

Cependant, même sous la pression d'une guerre imminente et la menace que représente l'Allemagne national-socialiste, Albert Gérard n'hésite pas à dénoncer le racisme sans détour (23 mai 1939):

Le racisme, chacun sait cela, est une doctrine étroite et orgueilleuse, dont les conséquences ne peuvent être que déshonorantes pour ceux qui la mettent en pratique. Les exactions des partisans du racisme révoltent tous ceux qui ont une notion saine de la liberté et des autres valeurs humaines. Pour beaucoup, la persécution dont les Juifs sont victimes en Allemagne a été un choc violent, et ce choc a stimulé la sensibilité de plusieurs, ce qui nous vaut la publication de maints romans sur le racisme.

Mais dans tout engagement contre le racisme et l'antisémitisme, Albert Gérard reste fidèle à ses positions de critique. Un roman contre l'antisémitisme n'est pas un bon roman du seul fait qu'il part de sentiments justes et bons. La maîtrise des "procédés littéraires proprement dits" reste de rigueur (on aimerait pouvoir dire que le reste n'est, pour l'écrivain, qu'une affaire de morale). Et pas même le déclenchement de la guerre n'ébranle Albert Gérard dans son opinion: "Malgré la guerre, l'esprit ne perd pas ses droits. Il semble qu'au contraire, l'absurdité de la lutte engagée l'excite à reprendre la primauté pacifique qu'il a perdu" (9 mars 1940). Ainsi, il rejette sans équivoque l'Allemagne d'Hitler, mais il se tourne tout aussi clairement contre ceux qui, au nom de la culture française, prétendent partir en guerre contre la culture allemande:

Nous voyons nos hommes de lettres de province partir en guerre - stylo en bandoulière - et anéantir l'Allemagne pour la défense de la Culture Française. (...) Si nos paladins étaient plus instruits, jamais ils n'attaqueraient l'Allemagne au nom de la culture française, et, soit dit en passant, peut-être leur arriverait-il aussi de mentionner la culture anglaise, qui est loin d'être négligeable. (...) je voudrais que l'on se rendit compte que chaque nation a une culture qui lui est propre et qui est respectable; je voudrais que l'on ne parlât plus de guerre culturelle: c'est là un non-sens. Pourquoi vouloir détruire la culture germanique, sinon parce qu'on ignore sa grandeur: Nul qui connaît Goethe, Bach, Beethoven, Dürer, Kant, n'opposerait culture allemande et culture française: ce sont deux émanations différemment conditionnées d'une même supériorité d'esprit.

Malgré tout, les méfaits des national-socialistes et le traumatisme occasionné par la guerre laissent aussi des traces chez Albert Gérard. A la longue, l'image de l'Allemagne et de la culture allemande ont subi des dommages: "'Culture' est un de ces mots qui, dans nos étranges cauchemars d'intellectuels, figurera encore longtemps avec un K. L'obsession fut telle, et la déformation aussi, que nous le bannirions volontiers de notre vocabulaire" (*L'Aurore*, 13 janv. 1945). Ceci a aussi des conséquences sur l'avenir de l'Allemagne, qu'Albert Gérard voit dans un renforcement des liens avec les autres nations d'Europe occidentale (réalisé par la suite), qui seul permettrait à long terme une utilisation constructive des énormes possibilités du peuple allemand. Selon lui, un tel rapprochement s'impose d'autant plus qu'il voit dans les décennies alors à venir une ère qui devrait être régie par l'antagonisme des "superpuissances" que sont les États-Unis et l'Union Soviétique.

Les valeurs sur lesquelles reposent l'*ethos* de l'homme de lettres Albert Gérard sont restées les mêmes après la guerre; cependant, elles ne concernent plus seulement une élite, mais les peuples dans leur ensemble (*L'Aurore*, 16 juin 195):

Si maintenant, on veut réellement refaire un monde, il faut d'abord restaurer si pas instaurer, la "lucidité" et la "tolérance" (elles vont de pair), et écarter de la politique les passions qui sont la source féconde des préjugés et de l'ignorance volontaire. Pour s'entendre, il faudra que les peuples se connaissent et s'admettent dans leur mutuelle diversité.

L'idée d'une culpabilité collective du peuple allemand est tout aussi étrangère à Albert Gérard que celle de représailles ou de vengeance, même si celles-ci émanent d'une "haine d'ailleurs légitime" et sont psychologiquement compréhensibles (*L'Aurore*, 11 août 1945):

Il faut (...) faire la distinction qui s'impose entre les nazis fanatiques, la masse du peuple qui a suivi simplement parce qu'il est dans son instinct de suivre, et les anti-nazis qui n'ont pas hésité à sacrifier leurs biens et leur santé pour résister à la tyrannie.

Et n'oublions pas une chose: c'est que Hitler s'est nourri de la famine du peuple; si les conditions économiques avaient été autres, on l'eût suivi avec plus de circonspection; la tâche des vainqueurs n'est pas de s'octroyer une satisfaction facile et éphémère en assouvissant une haine d'ailleurs légitime. Elle est de bâtir une paix prospère et durable.

Dans un article publié en août 1945 dans *En Avant* (qui est en quelque sorte une suite du *Faucon*) sur *Le Faucon*, cette revue dans laquelle, lycéen, il avait publié ses premiers articles de critique littéraire, Albert Gérard rompt avec le passé, prend de la distance non seulement par rapport aux événements, mais aussi par rapport à sa propre jeunesse: "le monde où nous vivions n'était pas à refaire". Et pour la première fois, il se retrouve dans ce rôle, dans lequel beaucoup d'entre nous l'ont connu: mentor n'hésitant pas à dispenser ses conseils, son savoir et son expérience de la vie aux plus jeunes.

Dans les années qui suivirent, il se tourna résolument vers la littérature anglaise. Peut-être la culture anglaise lui apparut-elle comme la plus démocratique, la moins contaminée par les doctrines totalitaires du XIX<sup>e</sup> siècle. Les événements, et l'analyse critique constante à laquelle il s'est livré, ont fait du *puer senex*, du jeune homme éveillé et critique d'une grande maturité d'esprit, un intellectuel et un homme de lettres qui cherche, au début de cette ère nouvelle, "A l'aube de la paix", à formuler et à définir sa propre expérience et les tâches incombant à un "homme de pensée" (*L'Aurore*, 17 nov. 1945):

Parmi ces hommes désintéressés dont la vocation est de faire progresser des disciplines apparemment bien éloignées de nos préoccupations journalières comme l'étude de l'art, de l'histoire du passé, de l'infiniment petit ou de l'infiniment grand, il en est peu sans doute que les récents remous de la condition humaine n'ont pas détournés de leurs travaux pour courber leur attention vers le sort inquiétant qui attend l'homme dans le monde que nous refaisons de nos doigts malhabiles. Ils se penchent avec anxiété sur l'humanité et cherchent, dans les connaissances qui leur sont chères, des indications, des analogies, des symptômes qui leur permettraient de voir clair (puisque c'est là leur mission d'intellectuels) dans le chaos ambiant, d'y discerner tout au moins l'ombre, l'espoir d'une orientation salutaire. Tout homme de pensée se révèle aujourd'hui clinicien des moeurs et de l'âme humaine.

A la sortie, en 1945, de l'ouvrage du même nom *A l'aube de la paix* de l'historien néerlandais Johan Huizinga, mort en 1944, Albert Gérard adresse un appel pressant à ses collègues, les invitant à reprendre une coopération internationale sur la base d'une confiance réciproque et de la conception chrétienne de l'amour du prochain. Une des composantes essentielles de la nouvelle conscience de l'intelligentsia future est son internationalisme et le dépassement des carcans et particularismes nationaux (*L'Aurore*, 16 fév. 1946):

Pour que l'internationalisme devienne une réalité vécue, il faut d'abord qu'une conscience internationale naisse dans le coeur des hommes et se subordonne le sentiment national qui, pour l'instant, y règne en maître. Cette conscience internationale n'est, jusqu'à présent, qu'une idée-force, un évangile en marche, mais non encore universellement admis. Il est impossible d'exagérer la tâche qui attend les intellectuels dans la poursuite de ce but admirable. Chez eux, plus encore que chez les ouvriers (...) la notion rationnelle de l'unité et de la solidarité humaines est profondément ancrée. Et s'ils sont les dépositaires de



L'idée, ils en sont aussi les hérauts. Aussi est-il urgent que s'organise et fonctionne une Internationale des Intellectuels, une Internationale des maîtres à penser des générations futures. (...) promouvoir la conscience internationale, la connaissance et la tolérance de modes de vie qui nous sont étrangers, le sentiment de la solidarité universelle, et le désir de paix dans la justice.

Albert Gérard a tracé ici les grandes lignes de la tâche qui lui incombe, ainsi qu'à sa génération. Dans les décennies qui suivront, il restera fidèle à ce but et travaillera comme peu d'autres à sa réalisation. Et l'on peut imaginer que l'expérience des idéologies totalitaires, de l'oppression des minorités et des peuples "faibles", a très tôt immunisé Albert Gérard contre les idéologies justifiant le colonialisme et lui ont permis de se tourner plus tard vers les littératures africaines. Dans un article sur les auteurs coloniaux d'E. M. Forster à Joyce Cary, publié sous le titre ironique: "Le fardeau de l'homme de couleur" (*La Wallonie*, 2 mars 1948), il cloue au pilori la domination coloniale et le discours qui la justifie, en des termes qu'il faut bien qualifier de sarcastiques:

Nul n'ignore que le colonialisme est encore la plus noble invention de l'Occident chrétien qui, dans son abnégation, s'efforce depuis plus de quatre siècles, de partager avec ses frères dits inférieurs les biens précieux que son activité a accumulés: de l'évangile à l'énergie atomique, en passant par le whisky, la syphilis et la démocratie parlementaire. Cette mission désintéressée et débilitante, Kipling l'a justement appelée "the white man's burden".

La libération des contraintes et des bornes posées par sa propre origine (politique, idéologique) est le premier pas vers l'ouverture et l'élargissement constant de son propre horizon culturel qui distinguent le littéraire accomplissant une démarche comparatiste. Cette voie, Albert Gérard l'a dès le début empruntée avec courage et détermination. Il faut de tout pour faire un professeur. Dans ce qu'on appelle les sciences humaines, il ne suffit pas, justement, d'être un spécialiste très cultivé et un virtuose de la méthode. L'historicité de notre matière d'étude exige qu'on s'explique sa vie durant avec sa propre historicité. Ce n'est qu'ainsi que notre rapport au passé de notre culture et des autres cultures peut gagner en intensité, profondeur et relief. Ce n'est qu'ainsi qu'il sera "intéressant" pour les étudiants de nos disciplines. Albert Gérard nous a donné l'exemple.

#### Notes

- 1 C'est grâce à l'hospitalité de la maison rue Louvrex 51, à Liège, que j'ai pu étudier, pendant une semaine au mois de juin 1989, les archives privées d'Albert Gérard contenant ses écrits de jeunesse.
- 2 Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, A. Francke Verlag, Bern, 1948, p. 108; la chapitre entier est intitulé: "Knabe und Greis", pp. 106-109.
- 3 *Le Faucon* est le titre d'une petite revue, à la parution irrégulière, que fondèrent en 1935 des élèves de l'Athénée Royal de Namur qu'Albert Gérard fréquentait à l'époque. Le nom évoque Poiseau qui était l'emblème de l'école. Albert Gérard a commencé à y collaborer en 1936 et a continué après être entré à l'Université en octobre 1937. Il faisait de vaillants efforts pour paraître tous les mois.

- 4 Cf. Zoran Konstantinović, "Der reflektierte Vergleich", *Mainzer Komparatistische Hefte*, 2, 1978, pp. 6-14.
- 5 *Vers l'Avenir* était, et est encore, le quotidien catholique de la ville de Namur. Le père d'Albert Gérard avait obtenu du directeur du journal qu'il confie à son fils la rubrique des "livres étrangers". Le but du jeune homme était de se faire une bibliothèque gratuitement.